



© Gérard Berréby

Entretien avec Bruce Bégout

Le projet de l'auteur de La Découverte du quotidien est de s'attacher à penser le quotidien, non pas comme un état, mais plutôt comme un processus qui cherche à fixer contre l'inquiétude un arrière fonds reconnaissable par sa stabilité apparente. Loin de se réduire, comme bon nombre de penseurs et de philosophes l'ont présupposé, à un terrain balisé et stérile, il est l'objet d'un étonnement proprement philosophique qui ménage à l'étrangeté une place en son sein.

PAGE: Pourquoi parler d'une « découverte du quotidien » alors que précisément il est ce à quoi nous avons affaire en permanence, qu'il est le contraire de l'inconnu ?

Bruce Bégout: Parler de « découverte de quotidien » signifie d'abord que le quotidien ne peut se réduire à la simple routine ou au conformisme, les deux échecs possibles du quotidien. La découverte ici est à penser comme *dé-couvrement*. Le quotidien, ce que nous croyons connaître parce que cela nous est le plus familier, est en fait, et pour cette raison, ce qui résiste le plus à notre connaissance. Comme l'écrit Heidegger dans *Être et temps*, « *ce qui nous est ontiquement le plus proche, nous est ontologiquement le plus éloigné* ». À l'encontre de toute une tradition philosophique qui dévalorise le quotidien et qui n'en fait pas un objet digne de pensée, je cherchais à montrer, et c'est pour ça que c'est un dé-couvrement, que le propre du quotidien est de chercher à se faire dévaloriser, à être admis comme quelque chose de naturel. À rebours, je voudrais l'entendre, non pas comme quelque chose de donné, mais comme le résultat d'un processus de structuration de notre existence.

Alors que les Surréalistes ou Debord critiquent le quotidien, en l'assimilant au conformisme, je cherche pour ma part à le comprendre, et notamment à montrer que conformisme ou routine en sont seulement une pathologie. Tous insistent en effet sur l'étrangeté, or elle-même est ce qui constitue un aspect de la structuration quotidienne. Si le quotidien désigne cette puissance de familiarisation, cela veut dire qu'il contient en lui un rapport à l'étrangeté, il est ce *polemos* ou rapport conflictuel entre le familier et l'étranger. Quand les Surréalistes s'en prennent au quotidien en le ramenant au conformisme, ils perdent de vue ce fait que toute vie est dualiste, qu'elle est un duel entre deux pôles antagonistes. Ils méconnaissent le phénomène de la *quotidianisation* en l'interprétant comme un réflexe petit bourgeois. Néanmoins, ils ont eu raison de voir sous le quotidien l'étrangeté sans reconnaître cependant la nécessité de la familiarisation du surréel. Sans elle, le surréel serait vécu comme effroi, il deviendrait abominable. Et c'est parce qu'il y a un monde familier que nous pouvons jouir du surréel. En un sens, la condition de l'expérience surréaliste, c'est cette familiarité. Leur attention à la précarité du monde quotidien les conduit à penser que cette inquiétude peut être vécue comme telle. Or elle ne peut se vivre que sur le mode de la fulgurance. En quelque sorte contre cette précarité, le quotidien est ce qui sert à consolider l'existence, ce qui est nécessaire à l'existence pour qu'elle persévère.

Qu'entendez-vous par *quotidianisation* ?

Nul ne peut changer le quotidien, il est inéluctable. Je tiens pour ce faire à distinguer le « *naturé* », qui serait le quotidien, du « *naturant* », qui serait la *quotidianisation*. Il y a une nécessité, par ce processus de *quotidianisation*, de produire de la familiarité, de la certitude avec les éléments qui nous sont donnés. Ce que j'appelle donc *quotidianisation*, c'est un processus qu'on ne peut changer, de structuration de la vie humaine en vie quotidienne. Il y a forcément une *quotidienneté*. On peut certes changer des éléments dans le quotidien mais pas la force ou la puissance de *quotidianisation* elle-même. On pourrait peut-être parler d'une nécessité anthropobiologique du quotidien, ce que la haine de tout quotidien

en général, qui serait celle de Debord ou des Surréalistes, ne permet pas de voir. Cela signifie qu'on ne décide pas de vivre dans une «institution vitale», à ne pas confondre avec les institutions sociales. Mais on peut établir un rapport intéressant entre les deux. En effet, toute institution sociale a intérêt à devenir quotidienne, c'est-à-dire à faire partie de nos vies, à nous être familière. C'est dire qu'il y a toujours un conflit latent entre la puissance du quotidien qui n'appartient à personne et les institutions du pouvoir. Le quotidien est porteur d'une force de transformation que les institutions sociales cherchent à capter à leur profit. Elles cherchent à noyauter les vies. Ainsi la puissance quotidienne peut-être un contrepoids au pouvoir, car nul ne peut se l'approprier.

Comment définiriez-vous la spécificité de votre projet ?

Mon problème est celui de la persévérance dans l'être, une conservation de soi. Depuis des siècles, les philosophes ne s'intéressent qu'aux cinq minutes fulgurantes, qu'à l'exceptionnel. Moi, je m'intéresse aux vingt-trois heures et cinquante-cinq minutes restantes. Or, il est difficile de penser cette zone blanche du quotidien. On peut s'y intéresser de manière hétéroclite, c'est-à-dire en faisant une encyclopédie du quotidien, une recension de tous les objets comme a essayé de le faire Georges Perec. Le risque ici est de se perdre dans le quotidien. Mais ce que je cherche à montrer, c'est qu'on ne peut pas ainsi comprendre le quotidien par une simple opération de sommation. Le quotidien, c'est un monde, un rapport familial aux choses, une atmosphère. C'est ce à quoi a accès par exemple l'ethnologue qui est dans une relation de co-appartenance muette au monde qu'il étudie. Par contraste, la nécessité de la *quotidianisation* de la vie humaine apparaît lors d'un cambriolage, dans le sentiment de la victime. Ce qui gêne n'est pas que telle ou telle chose lui ait été dérobée, mais bien plutôt le viol de la familiarité. On nous a pris l'expérience que l'on a avec nos choses. On nous a pris un certain vécu ou une fréquentation, une habitation des choses. Le quotidien c'est le fait d'habiter le monde et ce phénomène peut se penser à partir du concept de «longue durée» chez Braudel. Le quotidien réside dans la longue durée. Mais ce que je propose là n'est qu'une ébauche qui devrait s'étendre au champ du politique entre autres.

Pouvez-vous nous parler de votre dialogue avec la tradition philosophique ?

La phénoménologie s'est arrêtée à une foi originaire, une *Urdoxa*, c'est-à-dire à un monde quotidien qui nous serait donné. Elle ne cherche pas à montrer que ce qui est donné est en fait produit, malgré certaines tentatives de Husserl dans ce sens. Elle naturalise ce qui est produit. Ma démarche relève ainsi plutôt d'une phénoménologie génétique, c'est-à-dire que j'essaie d'articuler la phénoménologie à l'école de Francfort, de la dialectiser en montrant qu'il y a un processus de production des évidences. Le monde quotidien se donne dans l'évidence, il va de soi et le risque est de passer de cet «allant de soi» à quelque chose de naturel, ce à quoi vise le quotidien qui cherche par là à se faire oublier comme produit, à s'auto-dissimuler dans sa genèse. Il faut donc aller en deçà de cette foi originaire, la creuser.

J'ai parlé à la fois d'existence et de persévérance. Je cherche en fait ainsi à lier, à combiner deux traditions de pensée, celle

de la phénoménologie et celle de la tradition spinoziste. Qu'est-ce que l'existence ? C'est cette ouverture originelle avec ce qui est autre que soi mais c'est en même temps aussi une persévérance de soi. J'essaie de penser l'existence comme sortie hors de soi et comme maintien de soi. Le quotidien compris comme processus de *quotidianisation* relève de cette logique du maintien de soi, de nécessaire et incontournable familiarisation ou domestication d'une étrangeté originelle, ou encore de limitation de l'illimité. Nous avons besoin d'un chez-soi : le phénomène d'habitation n'est pas originaire mais produit, et ce de façon inéluctable. La phénoménologie a pensé seulement l'*ex* de l'existence mais pas la *stance*. Qu'il y ait une logique du maintien de soi est particulièrement important : le quotidien n'est pas quelque chose à dévaloriser, ce à quoi la philosophie ou la pensée auraient à tourner le dos. Le propre du quotidien est de se faire oublier comme tel, c'est cela sa grande victoire. Le dévaloriser ce n'est que donner acte à son triomphe. La phénoménologie ne peut pas penser cette nécessité anthropobiologique du quotidien car pour elle, ce serait tomber dans le naturalisme qu'elle critique. Or le vivre humain est double : à la fois ouverture au monde (ce qu'a pensé la phénoménologie) et nécessité du maintien de soi (tradition spinoziste). Le monde n'est ni clos ni ouvert, il est entrouvert. Sinon on tombe dans une forme pathologique du quotidien qui est le conformisme. Il y a en quelque sorte une normalité estimable tant qu'elle est dans une fréquentation de l'étrangeté. C'est à cette condition que le quotidien ne tombe pas dans le conformisme et qu'il est un processus infini. Il y a un héroïsme du quotidien, sans caractère exceptionnel : toujours reprendre ce que l'on fait, assurer la maintenance, se lever chaque matin... Le quotidien est un processus inchoatif, qui n'en finit pas de commencer, que nous recommençons tous les jours. Ce qui fait mon étonnement philosophique, c'est de savoir pourquoi la vie est quotidienne et non pas extra quotidienne.

Qu'est-ce qui vous rapproche et vous distingue à la fois de Heidegger avec qui vous semblez être en dialogue ?

Je cherche à mettre en place une philosophie, et même une ontologie de l'existence, affectée d'une inquiétude originelle qui a besoin de se *quotidianiser*; qu'est-ce qui fait que la vie doit être quotidienne, c'est là ma question directrice. Je suis en dialogue constant avec Heidegger, celui d'*Être et temps*. Mais pour moi, le quotidien n'est pas une fuite devant l'angoisse mais un aménagement de et par l'inquiétude : elle est créatrice et non pas paralysante. On ne peut pas exister de façon non quotidienne. Il ne s'agit pas de vitupérer contre le quotidien mais de reconnaître celui-ci comme un mensonge transcendantal, c'est-à-dire un mensonge rendant possible l'existence humaine. Celui-ci nous permet juste d'entrevoir un monde originel qui nous inquiète au sens fort du terme, et qu'il nous faut aménager. C'est une hypothèse nécessaire pour penser le quotidien. C'est pour cela que je disais précédemment que le propre du quotidien est de se faire passer pour naturel alors qu'il relève de l'artificiel, d'un processus de familiarisation. Je pars d'une hypothèse qui peut-être étayée par des preuves qui montrent que le monde quotidien n'est pas le monde originel et que ce dernier apparaît quand le quotidien se délite. Il y a des moments de doute ou de suspens au cours desquels le fonds originel remonte. C'est sur ce ressort que jouent les films d'horreur par exemple, et

→ dont je n'ai pas pu parler dans cet ouvrage: le scénariste est obligé d'instaurer un sentiment de quotidien pour installer graduellement l'étrangeté. De même Hitchcock fait preuve d'une grande attention à la quotidienneté et tout son art va consister à la faire se dissoudre peu à peu. Il y a donc sous le quotidien un fonds originel angoissant qu'il a pour fonction de domestiquer sans jamais pouvoir le supprimer. C'est pour cela qu'il y a du quotidien. On peut aussi évoquer des phénomènes de catharsis par le rire, par le bas (à l'inverse de la *catharsis* tragique). Elle a un rôle de purgation des affects négatifs.

Quels sont les symptômes culturels de l'intrication de l'étrangeté et du familier ?

On pourrait à cet égard parler d'une dialectique du quotidien et du non quotidien ou d'une tension de l'étranger et du familier qui permettrait de rendre compte de la production des discours. On en a déjà parlé pour l'art avec les Surréalistes dont la création est symptomatique de la présence latente du monde originel, mais on pourrait également le faire pour la philosophie. Et notamment la métaphysique qui cherche à dire pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien et qui donc a conscience d'une certaine manière de la précarité foncière du quotidien et qui cherche à l'écarter. S'il y a métaphysique, c'est en raison de cette inquiétude fondamentale qui mine le quotidien et contre quoi il se construit: Merleau-Ponty parle au début de *L'Œil et l'esprit* d'un «tremblement vite réprimé» qui est ce geste inaugural par lequel s'édifie la métaphysique et qui est sa condition permanente. On peut comprendre le religieux, le militaire et l'agricole ou le commercial et l'industriel à partir de cette infra-dialectique entre la routine et l'étrangeté pure. Le religieux, la philosophie ou les arts sont les gardiens de l'étrangeté ou de l'illimité. Ils y ont accès et les ritualisent: ce sont eux qui en règlent les apparitions. Le militaire est le lieu d'une tension entre familier et étranger à travers la possibilité de la guerre. Or, l'intérêt dans ce cas est que l'étrangeté va être apprivoisée sous la forme de l'étranger. L'ennemi par exemple est une particularisation rassurante de l'étrangeté originelle. C'est parce que l'inquiétude originelle n'est pas entièrement apprivoisable qu'il faut qu'il y ait un ennemi. Toutes les argumentations rationnelles contre la xénophobie se brisent ainsi contre un phénomène caractéristique du groupe familier: l'étranger est le bouc émissaire de notre propre inquiétude. Venons-en enfin à l'ordre agricole ou commercial, industriel: sa fonction est de gérer le familier et à l'inverse des deux autres ordres, il a un accès réduit à l'étrangeté.

Pour revenir à l'art, je pense tout particulièrement à Bergson (évoqué déjà en filigrane pour la distinction du clos et de l'ouvert): il écrit dans *Le Rire* que la création esthétique rend compte des possibles de l'existence. De quoi laisser une place à l'étrangeté.

Propos recueillis par Olivier Rogers

LU ET CONSEILLÉ PAR

S. Hoppe Lib. Le Moniteur, Paris 2^e - S. Cabanès Espace Culturel Leclerc, Carcassonne - É. Favre Lib. Sauramps, Montpellier - P. Pradon Lib. Ombres Blanches, Toulouse



Bruce Bégout
La Découverte du quotidien
ALLIA
608 p., 25 €

Avec *Zéropolis* et *Lieu commun*, parus aux éditions Allia en 2002 et 2003, Bruce Bégout ouvrait une série d'investigations «microphénoménologiques»: les enseignes lumineuses et hypnotiques

de Las Vegas, les motels américains des bords de route et leur «*magie grise*», devenaient autant de signes et d'espaces révélant les structures inconscientes de notre monde quotidien, ainsi que les formes de vie urbaine et les rapports sociaux qui seront bientôt les nôtres. La parution ces derniers jours de *La Découverte du quotidien*, permet au lecteur de pénétrer dans le laboratoire théorique du philosophe et d'y découvrir les fondations, les objectifs et les méthodes d'une œuvre importante. À l'origine de ce grand livre, deux paradoxes: bien qu'il s'offre à tous comme l'expérience la plus immédiate et la plus commune, le quotidien n'a cessé d'être étrangement occulté par la tradition philosophique, laquelle en a même fait un repoussoir à partir duquel il devient possible de s'élever vers des formes apparemment moins triviales et impures de connaissance. De plus, bien qu'immédiatement accessible, le quotidien s'avère difficilement déchiffrable, rendu lointain par sa proximité même, par cette évidence de tous les jours qui le soustrait à toute réflexion. Au fil d'une lecture serrée et parfois polémique de l'œuvre des grands explorateurs du quotidien - Husserl, Schütz, de Certeau, Lefebvre, Pérec -, Bruce Bégout dessine la figure d'un quotidien ambigu, parfois inquiétant, toujours en mouvement. Face à l'étrangeté première que constitue notre présence au monde, le quotidien serait ce processus de familiarisation, de domestication, «*fondant un univers familier et intime*» pour chaque homme, «*jeu souterrain de l'inquiétude et de l'assurance*» dont l'efficacité même résulte de sa propre occultation. Mettant à jour «*les structures élémentaires de la quotidienneté*», l'espace, le temps, la causalité, l'auteur fonde les prémisses d'une connaissance «*de la nature exacte de la réalité quotidienne*». Mais connaître ne veut pas dire acquiescer. Saisir l'essence du quotidien, c'est aussi se donner les possibilités de porter un regard critique et sans concessions sur notre mode de vie, «*son authenticité et ses dévoilements*».

Régis Pénalva
Lib. Sauramps, Montpellier